

voix off— et moi —dans la scansion des images et des scènes— à faire un film point trop indigne de cet illustre prédécesseur en terre d'Amérique ■  
\* Depuis mai 2005, l'Atlantic Monthly publie chaque mois quelques chapitres de ce récit. La totalité du manuscrit sera publiée, sous le titre American Vertigo, en janvier 2006 chez Random House et en février 2006 aux éditions Grasset.

#### AUTOportrait

### American in me

Suite de la p. 221 J'ai découvert une stratification sociale similaire à celle qui existe en Italie lorsque j'ai commencé à côtoyer le show-business de Hollywood. On aurait dit que tous ceux qui s'étaient fait un nom à Hollywood, dans le business, avaient fréquenté la même école; ils connaissaient les familles des uns et des autres, toutes des familles aisées. Ils avaient grandi dans un monde de privilégiés et travaillaient à présent avec leurs amis et leurs réseaux. J'ai toujours l'impression d'être un intrus parmi eux; je n'appartiens pas à leur monde, comme les gens le pensent souvent. Il leur arrive d'évoquer leurs voyages en Afrique, m'invitant de bon cœur à loger dans leur nouvelle maison là-bas, et je dois leur rappeler que j'ai du mal à payer ma facture d'électricité.

Et je vois mon fils de sept ans. Depuis sa conception, sa mère n'a qu'une obsession: l'envoyer dans LA meilleure école. Elle a remué ciel et terre pour y parvenir. Il bénéficie d'une bourse dans une école française car, ironie de la chose, nous avions l'impression que cette école offrait le meilleur enseignement que l'on puisse trouver aux États-Unis. Il aura les ressources pour évoluer dans notre société, qui lui aurait fermé ses portes si on l'avait laissé dans un système éducatif public qui mène impitoyablement les enfants vers l'industrie pénitentiaire. Alors que la plupart des Américains parlent uniquement l'anglais, et lorsqu'on leur demande de s'exprimer dans une autre langue ne savent que parler plus fort, notre fils décrochera son diplôme en sachant parler trois langues. Il se trouve parfois dans des situations délicates car bon nombre de ses amis sont très riches. Il entre dans des maisons où on n'a pas besoin de recouvrir la peinture de gros ruban adhésif parce qu'elle s'écaille, des maisons où on n'a pas besoin de rafistoler la table de la cuisine pour éviter qu'elle ne s'écroule. En revanche, il a de l'humour et de la compassion. Il a cette lucidité face aux inégalités de la vie et, grâce à sa famille, une vision d'artiste dont il pourra toujours s'inspirer.

Récemment, je l'ai emmené voir la comédie musicale *Les Misérables*. Il m'a posé des questions sur les malheureux indigents de cette époque, sur la manière dont les enfants étaient livrés à eux-mêmes, cherchant à comprendre le sens d'un monde où personne, semblait-il, ne s'en souciait. Je lui ai expliqué que les choses avaient changé, et qu'aujourd'hui, on bénéficiait de lois et de protections sociales. Il s'est agrippé à mon bras tandis que nous nous éloignons du théâtre et m'a interrogé sur la sans-abri que nous avons vue sur le chemin du retour. Elle était avec un jeune enfant et ils tenaient une pancarte disant

qu'ils n'avaient ni logement ni nourriture. « Qui s'occupe d'eux?, a chuchoté mon fils. Nous n'avons rien fait pour leur venir en aide. » Je n'avais rien à répondre. Je venais de contourner les jambes de la femme et de légèrement serrer mon fils contre moi dans un geste protecteur, pendant que son regard croisait celui de l'enfant. Je me souviens m'être dit que j'avais de la chance de ne pas être à leur place. « Que Dieu m'en préserve! » C'était là des fourmis que quelqu'un d'autre allait sauver... ou pas. Et j'ai repris ma route ■

\* Sarah, Poche collection 10/18.

\*\* Le livre de Jérémie, Éditions Denoël.

#### RENCONTRE

### In bed with Bob Evans

Suite de la p. 225 Alors, elle ajoute: "Je vous l'avais bien dit!, M. Evans, c'est le nouveau James Dean." Et moi j'ai dit: "Pas lui, le type qui vient juste d'entrer." Je lui ai expliqué qu'il faut repérer le sourire, tu vois, le sourire." Evans décrit ainsi son premier entretien avec Nicholson: quand il est arrivé, il a parlé non-stop pendant vingt minutes sans reprendre son souffle. « Je n'ai pas compris un traître mot de ce qu'il a dit, mais à chaque sourire, je l'aimais un peu plus. »

Malheureusement, Evans n'a pas vraiment eu autant de flair sur le plan personnel. Parmi ses six épouses, il n'a vraiment aimé qu'Ali McGraw; elle est la mère de son seul enfant, Joshua. Elle avait, et a toujours, tout pour plaire: une intelligence vive, l'élégance, la beauté, le style. Evans l'avait encouragée à tourner un film au Texas avec le terriblement séduisant Steve McQueen, et n'a même pas pensé à lui rendre visite une seule fois. « J'avais foiré l'ordre de mes priorités, ronchonnet-il. Je n'ai pas pris la peine d'aller la voir pendant trois mois et pourtant, vous savez, les gens ne cessaient de me répéter que McQueen et Ali se voyaient beaucoup. Mais mon ego était tel que je n'imaginai pas que cela puisse arriver. » Peut-être qu'il l'imaginait mais qu'il pensait que ce serait une de ces amourettes de tournage qui prennent fin en même temps que le film. Ce fut une de ces amourettes qui finissent par un mariage. Ce chagrin d'amour ne l'a pourtant pas empêché d'épouser Phyllis George, une ancienne Miss Amérique dans les années 80, ni d'échanger les consentements avec sa cinquième femme, Catherine Oxenberg: ce mariage a duré dix jours. Dix jours? « Oui, il a été annulé. C'est pour cette raison que je dis que j'ai été marié cinq fois, explique-t-il. J'étais très malade à cette époque, c'était juste après mon attaque. Tout le monde a tenté de m'en dissuader, mon fils, mes ex-épouses. Seul Dieu sait pourquoi Catherine voulait être à mes côtés. »

C'est peut-être parce qu'il s'est attardé sur ses amours maudites qu'Evans en a assez de parler. « Je vous ai donné assez de matière pour écrire une bible, nom de Dieu! » Mais il tient à montrer qu'il est encore présent à Hollywood: un assistant arrive montrant une liste de tournages prévus, dont un avec probablement Nicole Kidman (*La saison des mariages*). Evans se refuse au moindre commentaire sur l'actrice: « Écoutez, je casse du scénariste, pas de la star », assure-t-il. Il préfère évoquer son émission de radio,

*In bed with Bob Evans*. Il a obtenu une clause particulière dans son contrat qui l'autorise à parler publiquement pendant deux heures sans aucun montage. Et Bob Evans de préciser: « Je pourrais traiter Jacques Chirac de pédé et ils [les producteurs] ne pourraient pas m'en empêcher. » ■

\* Après avoir été repoussée, la sortie du film en salle a finalement eu lieu en France en juillet 2005. Disponible en DVD, en VO, sur Internet (Warner Bros).

#### ART

### Le dernier des Mohicans

Suite de la p. 257 « Je n'étais pas assez fin politique pour placer des articles sur mon travail, ni pour aller à des cocktails. Autrement dit, non seulement mon art fut copié, ma propriété intellectuelle spoliée, mais en plus, mon œuvre fut sous-représentée », se lamentait-il aujourd'hui. Il faut dire que le bonhomme a une sale réputation. Et semble l'entretenir de bon cœur, quoi qu'il en dise: « Je ne suis pas quelqu'un de dogmatique, ni un psychopathe. On a tracé de moi une image injuste, d'un type complètement dingue et hostile. Je suis quelqu'un de très sympa », assurait-il à Michael Kimmelman, journaliste au *New York Times*, qui reste à ce jour l'une des seules personnes qui ait jamais pu visiter son ranch. Et voir la mystérieuse *Complex City*. Pour les autres, c'est défense d'entrer absolue. Michael Heizer, à ce qu'il paraît, ayant même menacé de tirer à vue sur les indiscrets. « Je vis chichement depuis trente ans, et tout ce que je demande aujourd'hui, c'est de la tranquillité. Tous ces badauds qui pointent leur nez comme si c'était un spectacle! C'est une propriété privée. Les gens croient que j'ai envie qu'on voit mon travail. Quelle présomption trop hâtive! » Résultat: des photos filtrées au compte-gouttes, pas de visites et encore moins d'interviews. Pour l'instant.

À la fin des travaux, chacun pourra arpenter le site. Faire l'expérience physique de sa démesure, se sentir enfin dépassé, cerné, écrasé par ces constructions gigantesques. Plus que nulle part ailleurs, *size does matter*. Au cœur de *Complex City*, une large dalle à ciel ouvert est creusée à 7 mètres de profondeur. Dans cette zone aveugle, plus rien de visible alentour. L'horizon s'aplatit. Seul un quatuor de sculptures pointe des formes géométriques très primaires. 45°, 90°, 180°/ *Geometric Extraction*, titre très mathématique, s'érige là comme une liste de données fondamentales pour la sculpture et l'architecture. C'est en quelque sorte l'origine du monde version formaliste. Comme si le Colosse de Michael Heizer devait recéler un trésor et un texte sacrés. Cependant, nul besoin de forcer le trait. La ville vibre suivant les moments de la journée: étincelantes et raides en plein cagnard, ses façades s'estompent et se matifient au crépuscule quand la brume les enveloppe. Aussi orgueilleuse que discrète, aussi arrogante que mélancolique, la ville rejoint, avec ses formes futuristes, la grâce des cités antiques. Où se dessine peut-être l'ambition schizophrène de Michael Heizer: être à la fois l'architecte et l'archéologue de la civilisation américaine, du nord au sud, pré et post-colombienne. *Complex City* risque pourtant bel et bien d'être une ruine avant l'heure ■

### **American vertigo**

de Bernard-Henri Lévy

○ Il eût été intéressant de confronter la vision de deux écrivains aussi dissemblables que M.-G. Dantec et Bernard-Henri Lévy sur les Etats-Unis. Il faudra malheureusement se contenter du second, parcourant seul (enfin pas tout à fait, avec chauffeur et attachée de presse) les routes nord-américaines pendant un an sur les traces de Tocqueville pour la revue *Atlantic Monthly*. Comme il le confesse d'entrée, BHL a rencontré sur le tard l'auteur *De la démocratie en Amérique*, « comme de nombreux intellectuel français », ajoute-t-il pour se disculper. A l'instar des récents convertis, il redouble donc d'un enthousiasme assez pué- ril, faisant de Tocqueville la caution intellectuelle d'un ouvrage dont il n'est que le prétexte artificiel. Il ne suffit pas de citer l'auteur à tous propos et apposer l'adjectif « toque- villien » à tout événement pour se prévaloir de son héritage. Très rapi- dement, d'ailleurs, celui-ci fait place à l'épithète « foucaldien », qui sied mieux à sa génération. Mais s'il y avait un seul attribut pour qualifier ce livre, ce serait bien sûr « béaché- lien », tant il ne peut s'empêcher d'écrire une phrase sans se mettre en avant et en scène (avec John Kerry, avec Sharon Stone, avec Ron Reagan, etc). *American vertigo* est une sorte de digest de la « méthode » BHL. Livre-enquête dit-on ? D'enquête point, car des conversations mondaines ou impromptues ne font pas des inter- views. Livre, certes, mais rédigé dans un style amphigourique, ponctué de clichés enrobés de citations préten- tieuses pour faire intelligent. Le *New York Times* ne s'y est pas trompé, le qualifiant d'« excursion habituelle, bizarre, boursoflée, fanatique et faussement culturelle ». Preuve qu'il ne suffit pas de courtiser l'Amérique pour s'en faire aimer. Du reste, BHL n'a-t-il pas déclaré qu'elle avait été pour lui comme une bonne maî- tresse avec laquelle il avait passé du bon temps. Juste une aventure donc. Une de plus... avec le lecteur dans le rôle du cocu. ● Michaël Rabier

> Grasset, 495 pages, 20,90 €.

Le Spectacle du monde. Avril 2006